

René-Pierre Colin

Le camp des chiffonniers

Acta Universitatis Lodzianis. Folia Litteraria Romanica 3, 87-95

2004

Artykuł został opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej bazhum.muzhp.pl, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

René-Pierre Colin

Université Lumière-Lyon 2

LE CAMP DES CHIFFONNIERS

La nuit est tombée. En hiver, tout commence vers neuf heures du soir, dix heures en été. Une foule loqueteuse traverse les boulevards extérieurs et s'égaille dans les rues de Paris. Chacun de ces hommes porte sur son dos une hotte qu'il appelle le cachemire ou le mannequin d'osier. Dans une main, il tient un falot, dans l'autre un crochet. Les bourgeois noctambules, à voir passer cette armée de « biffins », de « coueurs » qui, chaque nuit, parcourent une vingtaine de kilomètres en fouillant les ordures de la ville, ont toujours un frisson. Depuis la fin du XVII^e siècle, on a multiplié les ordonnances leur interdisant de « vaguer » dans les rues autour de minuit. En 1828, le préfet de police De Belleyme précise les motifs de la peur qu'ils inspirent: le crochet « peut devenir un instrument de vol et de meurtre », la hotte peut servir « à cacher les objets volés » et la lanterne « à reconnaître les lieux » des futures effractions. Ces individus, dit-il, ont usurpé et conservent « le privilège de veiller lorsque tous les autres sommeillent ! Cette tolérance extraordinaire compromet la sécurité publique »¹.

Tout au long du dix-neuvième siècle, on tente de limiter l'errance des chiffonniers: de minuit à cinq heures du matin, heures réputées dangereuses, on leur enjoint de ne pas circuler. On leur impose le « matriculage »: la hotte devra porter une plaque de cuivre² mentionnant la description de son propriétaire, son surnom... Mais la plaque se retrouve vite entre les mains d'un tiers qui l'a reçue en héritage, empruntée ou volée. Le rédacteur de l'article « chiffonnier » du *Grand Dictionnaire Universel du XIX^e siècle* de Pierre Larousse considère que cette catégorie particulière de misérables est dépourvue de toute morale : « En 1832,

¹ L. Paullian, *La Hotte du chiffonnier*, Hachette, cinquième édition, 1910, p. 7.

² D'après Louis Paullian, la préfecture en délivra environ onze mille de 1828 à 1873. A la fin du siècle, Paris compte près de vingt mille chiffonniers.

lors de l'invasion du choléra, on les rencontra parmi ceux qui massacrèrent les malheureux que l'ignorance et la superstition accusaient d'avoir empoisonné les fontaines ». Entre eux, pas de solidarité, ni même de piété filiale. N'a-t-il pas entendu ce dialogue entre une vieille chiffonnière et sa fille ? « – Malheureuse, tu ne veux pas m'écouter; ne sais-tu pas que je t'ai portée neuf mois dans mon sein ?

– Monte dans ma hotte; je te porterai un an et tu me devras un terme ».

Inquiétants, ivrognes, croupissant dans des baraques immondes, où règne une promiscuité scandaleuse, c'est ainsi qu'ils apparaissent à un visiteur, dans une scène de la version romancée du *Chiffonnier de Paris* de Félix Pyat, publiée près de quarante ans après le succès du fameux mélodrame :

Une vraie potée d'asticots, un groupe d'enfants malingres et vicieux, champignons vénéneux poussés sur le fumier civilisé, s'amusaient à se tordre et à se mordre tout en grattant des peaux de lapin. Filles et garçons, demi nus, grelottants, s'égayaient et s'échauffaient en paroles cyniques et en ébats infâmes: pullulations de l'égout social, fleurs de crapule et fruits de potence, gâtés en germe, et mûrissant dans cette serre chaude de la débauche et de la débîne pour les récoltes du bagne et les moissons de l'échafaud.

Plus loin, leurs parents alcooliques, incurables, consommés de corruption jusqu'aux moelles, triaient des chiffons, de la ferraille et des os, ou liaient des ballots de vieux papiers, chiquant, pintant et rossant les petits pour distraire l'ouvrage, putride comme leurs coeurs et leurs mains³.

On pourrait complaisamment faire l'inventaire des métaphores animales ou végétales qui servent à peindre ces êtres vivant de l'ordure au coeur de « l'égout social »: c'est un lichen, un madrépore qui s'étend, nourri du fumier de la ville, ce sont des bêtes sauvages qui s'abreuvent aux sentines et se repaissent d'immondices. « Voici des types monstrueux, d'ignobles figures, d'abominables moeurs: la forme, le fond, le dessus, le dessous, tout est pourri chez les chiffonniers »⁴. Version sombre du tableau qui permet toutes les surenchères du pittoresque : « Les peaux de lapins qui se racornissent au soleil, les ossements mal raclés, les trognons de légumes, les chiffons au triage, les sueurs des mâles, le faguenas des femelles, la déflaque des mômes, les pieds sales, tout cela mijote et se fond dans une buée de pestilence à la fois âcre et fadasse, et, comme on dit dans ce monde-là, ça remue, ça danse, ça fouette, ça trouillotte, ça chelipotte, en un mot ça pue ferme »⁵.

Parmi les classes dangereuses, les chiffonniers représentent une catégorie facilement repérable. Contrairement à la pègre, aux mendiants, aux vagabonds,

³ *Le Chiffonnier de Paris*, version romancée de la pièce célèbre de Félix Pyat, parut chez Bourbier, sans date, sous la double signature de Félix Pyat et Michel Morphy. L'édition Fayard (1892) qui parut trois ans après la mort de Félix Pyat est signée de son seul nom.

⁴ L.-A. Berthaud, « Les Chiffonniers », *Les Français peints par eux-mêmes*, Furne et Cie, 1853, t. III, p. 68. Berthaud livre ici le sentiment général qu'il s'emploie ensuite à nuancer.

⁵ Jean Richepin, *Le Pavé*, Maurice Dreyfous, 1886, p. 74.

on les situe assez facilement sur une carte de la ville : ils ont été progressivement chassés de leurs « cités » établies rue Neuve Saint-Martin, aux Gobelins et dans le Faubourg Saint-Antoine, à la Butte aux Cailles et aux Épinettes. À la fin du siècle, ils se sont réfugiés dans les terrains vagues des fortifications, et au delà, à Pantin, Saint-Ouen, Clichy et Vanves. Ils entrent facilement dans les taxinomies chères au XIX^e siècle qui distinguent toute une hiérarchie: le biffin, coureur ou piqueur qui suit son instinct dans les rues, le ravageur qui attend la pluie pour ramasser les clous et les morceaux de ferraille charriés par l'ondée⁶, le placier qui traite avec les concierges et qui a ses quartiers de prospection réservés, le chineur qui ne cherche pas son pain dans les tas ou les boîtes à ordures, mais qui débarrasse caves ou greniers, enfin le maître chiffonnier, quelquefois spécialisé (chiffons, os, cheveux, verre, boîtes de conserves...) Ce dernier n'apparaît guère dans la littérature: ce fut pourtant le métier du philanthrope *Titi Fojyssac IV dit La République et La Chrétienté* dont Léon Cladel peint les derniers jours. Cet ancien biffin rural devenu millionnaire nourrit toute une clientèle: embourgeoisé, il a pourtant gardé l'âme d'un réfractaire.

Alexandre Privat d'Anglemont préfère une classification plus littéraire :

La grande famille des chiffonniers se divise en trois genres. Le vieux chiffonnier, l'abruti [...] qui ne parle que par axiomes; qui, sa journée finie, s'enivre chez le rogomiste du coin. [...] Le chiffonnier moderne, le sauvage de Paris, qui aime le clinquant, la verroterie, tout ce qui brille; il porte des boucles d'oreilles, il a des boutons de nacre à son bourgeron. [...] C'est le voyou insolent, sceptique, plus ignorant, plus crédule, aussi superstitieux, mais beaucoup plus méchant que le sauvage des grands lacs du nord de l'Amérique ».

Enfin,

le chiffonnier artiste, le bohème du genre, le philosophe, l'homme qui fut jadis quelque chose, et que des malheurs quelquefois, l'inconduite presque toujours, ont fait rouler de chute en chute jusqu'aux plus bas fonds de la société. Celui-ci parle latin ; il s'embarrasse rarement d'une hotte, il a un simple bissac jeté négligemment sur son épaule ; il marche roide et fier dans son indépendance et dans sa liberté. La société l'a repoussé, il l'a prise en mépris; il nargue les heureux du monde : il fait chaque matin un repas de roi avec la desserte de leur table, il s'habille de leurs défroques et se chauffe des débris de leur feu⁷.

La première voie de réhabilitation littéraire des chiffonniers prend en compte des hommes déchus après avoir connu les coups du sort: dans *Un Chiffonnier*, Charles Barbara peint un prêtre devenu biffin à cause de la persécution que lui ont fait subir d'autres ecclésiastiques. Elle transforme aussi certains d'entre eux en philosophes :

⁶ « La police n'aime pas les ravageurs. On prétend qu'ils détériorent le pavé de Paris ». D.-A. Berthaud, *op. cit.*, p. 73.

⁷ Alexandre Privat d'Anglemont, *Paris inconnu*, P. Rouquette, 1876, pp. 55-57.

Le chiffonnier est le philosophe pratique des rues de Paris. Dans son abdication absolue de toute vanité sociale, dans ses flâneries incessantes et nocturnes, dans cette profession, il y a je ne sais quel mélange d'indépendance fantasque et d'humilité insouciant, je ne sais quoi d'intermédiaire entre la dignité de l'homme libre et l'abaissement de l'homme abject⁸.

Un nommé Liard impressionne alors les chroniqueurs par son scepticisme frondeur et ses citations latines intarissables : « [Ce] fut une célébrité de la rue, et l'une des moins contestées; les artistes et les littérateurs se faisaient gloire de le connaître, écrit Charles Yriarte⁹; il causait volontiers avec eux, et cette fréquentation lui donnait une grande influence parmi ses collègues du crochet ». Le dessinateur Traviès, spécialiste des biffins, fait son portrait et l'on cherche, en vain, à connaître le secret de sa déchéance. Privat d'Anglemont qui s'y essaye n'obtient de lui que le récit d'Enée à Didon dont il modifie malignement le début:

« Infandum, poeta¹⁰, jubes renovare dolorem ». [Poète, tu m'ordonnes de rouvrir de cruelles blessures].

Alors que Nerval régale des chiffonnières d'une tournée de verjus à l'eau de vie dans un bouge du quartier des Innocents, chez Paul Niquet, une de ses commensales évoque son passé de « merveilleuse », le temps où « des mirliflores et des généraux » se battaient pour elle: « Tout ça, c'est la punition du bon Dieu ! dit un voisin. Où est-ce qu'il est à présent, ton phaéton ?

– Le bon Dieu ! dit la chiffonnière exaspérée, le bon Dieu, c'est le diable ! »

À cet instant apparaît, sortant de l'ombre, l'inévitable philosophe du ruisseau qui dénonce ce « paralogisme » et entreprend, contre un petit verre, de « définir la loi divine et la loi humaine »¹¹.

C'est le mélodrame de Félix Pyat, *Le Chiffonnier de Paris*, créé à la Porte Saint-Martin le 11 mai 1847, qui impose l'image d'un biffin idéal, incarné alors par Frédérick Lemaître. Le Père Jean recueille dans sa hotte tous les restes des passions parisiennes et transforme le tricage (l'opération qui consiste à classer les divers produits de la hotte) en méditation sociale. Il décrypte toute la vie de Paris par l'examen de ses ordures :

Vidons l'écrin !... vidons le panier aux ordures, et faisons l'inventaire de ma nuit !... Voyons si j'ai vraiment fait une grasse journée... si je trouverai quelque chose de bon dans ce résidu de Paris !... C'est peu de chose que Paris vu dans la hotte d'un chiffonnier... Dire que j'ai tout Paris, le monde, là, dans cet osier... Mon Dieu, oui, tout y passe, la feuille de rose et la feuille de papier... tout finit là tôt ou tard... à la hotte !... L'amour, la gloire, la puissance, la richesse... à la hotte ! à la

⁸ Louis Berger, *Paris chez soi*, 1855, cité par Georges Renault, *Les Rois du ruisseau*, Le Livre moderne, 1900, pp. 101-102.

⁹ Charles Yriarte, *Les Célébrités de la rue*, Librairie parisienne, Dupray de la Mahérie, 1864, p. 247.

¹⁰ Virgile a écrit: « Infandum, regina, jubes renovare dolorem ». *Enéide*, II, v. 3.

¹¹ Gérard de Nerval, *Les Nuits d'octobre*, XV, Paul Niquet, dans *Oeuvres*, t. 1, édition de H. Lemaître, Garnier, 1966, pp. 423-424.

hotte! toutes les épiluchures !... tout y vient, tout y tient, tout y tombe... tout est chiffon, haillon, tesson, chausson, guenillon !... »¹²

À la hotte ! L'expression s'impose comme le « Tu es poussière » du chiffonnier et ressurgit fréquemment dans la littérature du XIX^e siècle. Le Père La Jugeotte rencontré par Léon Cladel s'en prend ainsi aux politiciens, les « marchands d'encre et de vernis » :

À la hotte ! à la hotte, eux et leurs paperasses [...] Avec celles que j'ai ramassées en ma gueuse de vie, on ferait un fameux paquet. [...] J'en ai trouvé de toutes les couleurs et de toutes les grandeurs: des courtes, des longues, des moyennes; des commerciales, des jésuitiques, des guerrières; des bleues, des rouges, des blanches, même des tricolores [...] Je vous jure que je les ai fourrées où je fourrerai toujours celles qui me tomberont sous la pince: à la hotte !... à la hotte !!... à la hotte !!! »¹³

L'image infiniment multipliée de ces « Diogènes du chiffon »¹⁴ ne suffit pas pourtant à réhabiliter l'ensemble des chiffonniers. Félix Pyat et Privat d'Anglemonet illustrent en fait un point de vue très répandu parmi les écrivains de la Monarchie de Juillet et du début du Second Empire, friands de types originaux, d'excentriques et de « célébrités de la rue »: en marge de la ville, « jalousement indépendante », cette population affiche un total mépris, une absolue indifférence « pour le bonheur relatif des embrigadés de la grande machine sociale »¹⁵ et juge, à la manière des cyniques, l'infinie médiocrité de la mascarade bourgeoise.

Alfred Delvau suggère une autre similitude : il se souvient de la délégation que les chiffonniers envoyèrent à Lamartine en mars 1848, « pour lui demander la liberté du crochet », c'est-à-dire le droit d'exercer leurs activités sans limite horaire. Lamartine, écrit Delvau, « parut sur le balcon de l'Hôtel de Ville, et lui, le chantre d'Elvire, il leur dit, à ces porte-haillons avinés, à ces guenilleux titubants, [...] il leur dit: 'Mes frères...' » C'est la même analogie que l'on retrouve dans *Le Vin des Chiffonniers* :

Souvent, à la clarté rouge d'un réverbère
Dont le vent bat la flamme et tourmente le verre
Au coeur d'un vieux faubourg, labyrinthe fangeux
Où l'humanité grouille en ferments orangeux,
On voit un chiffonnier qui vient, hochant la tête,
Butant, et se cognant aux murs comme un poète...

¹² Félix Pyat, *Le Chiffonnier de Paris*, drame en cinq actes, douze tableaux dont un prologue, Michel Lévy, sd., Acte I, quatrième tableau, scène X.

¹³ Léon Cladel, *Un Noctambule*, Richard Lesclide, 1876, p. 63.

¹⁴ C'est l'expression d'Alfred Delvau, *Les Heures parisiennes*, Marpon et Flammarion, 1882, p. 7.

¹⁵ G. Renault, *op. cit.*, p. XI.

En compagnie de Privat d'Anglemont¹⁶, Baudelaire avait probablement assisté au grandiose délire d'un chiffonnier surnommé « le Général », qui, « sur le coup des dix ou onze litres de vin qu'il avait bus dans la journée » commandait, sur les bords du canal saint-Martin, de fantastiques batailles imaginaires :

Oui, ces gens harcelés de chagrins de ménage,
Moulus par le travail et tourmentés par l'âge,
Ereintés et pliant sous un tas de débris,
Vomissement confus de l'énorme Paris,

Reviennent, parfumés d'une odeur de futailles,
Suivis de compagnons, blanchis dans les batailles,
Dont la moustache pend comme les vieux drapeaux.
Les bannières, les fleurs et les arcs triomphaux

Se dressent devant eux, solennelle magie !
Et dans l'étourdissante et lumineuse orgie
Des clairons, du soleil, des cris et du tambour,
Ils apportent la gloire au peuple ivre d'amour !

Il faut attendre la fin du Second Empire et la Troisième République pour que paraisse une nouvelle image de ces « gens de loques et de cordes ». Le positivisme reconnaît enfin dans le chiffonnier une manière d'industriel, certes modeste, qui satisfait le rêve bourgeois de la récupération universelle, le rêve développé par Victor Hugo dans son fameux chapitre des *Misérables*, cinquième partie, livre deuxième :

Paris jette par an vingt-cinq millions à l'eau. Et ceci sans métaphore. Comment, et de quelle façon ? jour et nuit. Dans quel but ? sans aucun but. Avec quelle pensée ? sans y penser. Pour quoi faire ? pour rien. Au moyen de quel organe ? au moyen de son intestin. Quel est son intestin ? c'est son égoût¹⁷.

Devançant Bouvard et Pécuchet qui, saisis du délire de l'engrais, récupèrent les charognes et les excréments pour en féconder leurs champs (« Mais c'est de l'or ! c'est de l'or » s'écrie Bouvard), Hugo s'abandonne à cette vision :

Ces tas d'ordures du coin des bornes, ces tombereaux de boue cahotés la nuit dans les rues, ces affreux tonneaux de la voirie, ces fétides écoulements de fange souterraine que le pavé vous cache, savez-vous ce que c'est ? C'est de la prairie en fleur, c'est de l'herbe verte, c'est du serpolet et du thym et de la sauge, c'est du gibier, c'est du bétail, c'est le mugissement satisfait des grands boeufs le soir, c'est du foin parfumé, c'est du blé doré, c'est du pain sur votre table, c'est du sang

¹⁶ Privat d'Anglemont évoque « le Général » dans *Paris-Anecdote* (1854). W. T. Bandy a fait, le premier, ce rapprochement (*Revue d'Histoire littéraire de la France*, octobre-décembre 1957).

¹⁷ Victor Hugo, *Les Misérables*, dans *Œuvres complètes*, édition Jean Massin, Club français du livre, 1969, t. 10, p. 873.

chaud dans vos veines, c'est de la santé, c'est de la joie, c'est de la vie. [...] Rendez cela au grand creuset ; votre abondance en sortira.

Le chiffonnier devient alors l'humble ouvrier de la récupération, il émerge enfin de l'égout social. Louis Paulian se place manifestement dans la lignée de Victor Hugo en ouvrant son volume *La Hotte du Chiffonnier* par cette considération économique: « Les Parisiens, en véritables prodiges qu'ils sont, jettent tous les jours plus de 50000 francs sur la voie publique: ce qui représente 18 millions par an »¹⁸. « Grâce au chiffonnier, rien n'est perdu [...]. Nous pouvons nous vêtir, nous chausser et nous coiffer à bon marché; grâce à lui, le prix d'un grand nombre d'objets de consommation courante a baissé de moitié ».

Louis Paulian qui est, avant la lettre, un sociologue de terrain, a suivi les activités des biffins dont il célèbre les vertus en battant en brèche tous les clichés colportés depuis des décennies. Cette « corporation est celle qui fournit le moins de repris de justice ». Il l'oppose à la foule des mendiants qu'il a observée également en se faisant pendant de longs mois « tour à tour cul-de-jatte, aveugle, chanteur ambulant, ouvrier de portières, ouvrier sans travail, professeur sans emploi, paralytique, sourd-muet »¹⁹. Alors qu'un grand nombre de mendiants sont à ses yeux des exploités de la charité publique et privée, les chiffonniers « sont de véritables créateurs, et leur hotte est certainement une corne d'abondance d'où s'échappent des trésors de toute nature »²⁰. Il rappelle l'importance du chiffon dans la fabrication alors fortement menacée du papier de qualité, étudie le circuit du verre cassé, des os, des cheveux, des bouchons, des éponges, des croûtes de pain, du carton, du caoutchouc, des bouts de cigare, des boîtes à sardine, des vieux souliers, des peaux de lapin, etc... Sous sa plume, le chiffonnier devient la figure la plus emblématique de l'économie bourgeoise où rien ne se perd. Paulian consacre un chapitre entier à l'entreprise d'un sieur Souffrice qui a réalisé le vœu de Victor Hugo. Cet industriel a pris pour devise commerciale: « Utilisation des matières perdues ». Après avoir traité les chaux provenant de la saponification, recueilli les matières colorantes noires issues de la décomposition des fonds de puisard, exploité les résidus de l'équarissage, retraité les cambouis, il a entrepris l'écumage de la Seine, récupérant les graisses de toute origine pour en faire du savon et de la glycérine.

Devant l'ingéniosité de ces hommes, Paulian devient évidemment l'allié des chiffonniers dans leur lutte contre les lois « scélérates » du préfet Poubelle qui, par son arrêté du 7 mars 1884, impose à tout propriétaire d'immeuble l'usage d'une boîte à ordures à laquelle on va bientôt donner son nom. Il s'agit là d'une mesure prophylactique que la crainte du choléra récemment réveillée a

¹⁸ L. Paulian, *op. cit.*, p. 3.

¹⁹ L. Paulian, *Paris qui mendie*, Paul Ollendorff, 1893.

²⁰ L. Paulian, *La Hotte du Chiffonnier*, p. 4.

rendue nécessaire. La boîte en question, la loi veut en interdire l'accès aux chiffonniers puisqu'elle doit être vidée dans les tombereaux de la voirie, où son contenu échappe à la visite des biffins. Le débat est très vif à la Chambre des Députés où le duc de La Rochefoucauld-Bisaccia défend en vain la cause des chiffonniers. On finit par leur concéder le droit d'opérer avant les voitures de l'administration, à charge pour eux de remettre dans les poubelles qu'ils explorent ce qu'ils ne récupèrent pas. Le temps des coureurs, des piqueurs est désormais révolu.

A l'heure où les chiffonniers mènent ainsi leur dernier combat, la critique associe par dérision leur nom aux écrivains naturalistes. Les caricaturistes ne se lassent pas de représenter Zola les épaules chargées du cachemire d'osier, fouillant les tas d'ordures avec un crochet pour y recueillir des « documents humains ». En fait depuis le XVIII^e siècle, le mot de chiffonnier est également utilisé pour désigner un écrivain de bas étage, un journaliste colporteur de nouvelles triviales, un cacographe. Il s'agit maintenant d'associer aux classes dangereuses les écrivains de l'ordure : le chiffonnier et le romancier naturaliste s'adonnent tous deux à une industrie du déchet, de la récupération. Le romancier qui voudrait que rien ne se perde du flux social est assimilé aux acteurs sans aveu de la vie urbaine, au peuple nocturne des biffins, mais aux yeux de la critique académique, il n'en retire pas la mince reconnaissance accordée sur le tard aux chiffonniers. Le paradoxe, c'est que la littérature naturaliste ne présente guère ce type de personnages, sinon incidemment, en profil perdu. Le Belge Paul Heusy tire pourtant le portrait d'*Un Ménage de chiffonniers* dans *Le Radical* du 31 juillet 1883. Sobrement, sans chercher l'effet, il suit ce couple de vieillards de Levallois à Neuilly, puis à Asnières. La femme claudique et peine à suivre son homme :

- Je vais trop vite, hein, la bourgeoise ? demande-t-il.
- Oui.
- Bon, je m'oublie, et il ralentit son allure. Mais, après quelques secondes, ses enjambées s'allongent de nouveau. Le voilà une seconde fois forcé de s'arrêter...
- Je m'oublie, je m'oublie, répète-t-il en grommelant.

Un trait de tendresse dans un monde de fatigue et de misère sans nom. Heusy conclut par ce dialogue :

- Combien gagnez-vous à ce métier ? leur demandait hier une bonne de Neuilly.
- Deux francs par jour, quelquefois deux francs cinquante, quand le verre cassé a bien donné, mais cela n'arrive pas souvent.
- Avez-vous des enfants ?

Ni l'homme, ni la femme ne répondirent d'abord, ensuite la dernière, avec effort, murmura d'une voix basse, à peine distincte :

– C'est tout comme si nous n'en avions pas²¹.

L'évolution de la société explique en partie la disparition du chiffonnier comme personnage de premier plan: en fait, le mélodrame a contribué à user la figure du chiffonnier, poivrot sentencieux et philosophe, bourru, gueulard, mais bon bougre et les chroniqueurs de la rue, sous Napoléon III, ont épuisé l'image du chiffonnier pittoresque et excentrique, sauvage égaré dans la ville moderne ou vaincu de la lutte sociale. L'humble artisan de la récupération remplit une fonction rassurante: il offre l'image d'une misère active, positive, tolérable pour tout dire. Le chiffonnier est alors menacé plus qu'il ne l'a jamais été par les décrets de la Troisième République. On comprend qu'à l'heure où le préfet Poubelle s'efforçait de les chasser de la cité, leur survie littéraire se soit trouvée elle-même compromise.

René-Pierre Colin

OBÓZ GAŁGANIARZY

Klasa pracująca czy klasa niebezpieczna? W XIX wieku wielkie miasta nocami pełne są gałganiarzy. Jedni pisarze, widząc w nich zawszonych pijaków, przedstawiają obraz zupełnego upadku, który rodzi moc metafor ze świata zwierzęcego i roślinnego. Inni, z zazdrością strzegąc własnej niezależności, ostentacyjnie podkreślają swoją całkowitą pogardę i wzniosłą obojętność dla „względnego szczęścia tych, którzy należą do wielkiej maszyny społecznej”. Autor artykułu analizuje literackie próby zmierzające do rehabilitacji tych „Diogenesów w gałganach”.

²¹ Paul Heusy, qui avait déjà publié *Un Coin de la vie de misère*, avait l'intention de faire figurer ce texte dans un recueil intitulé *Gens des rues*. Il ne parvint pas à lui trouver un éditeur. Paul Delsemme a publié ce volume, *Gens des rues*, Académie royale de langue et de littérature françaises, 1994.